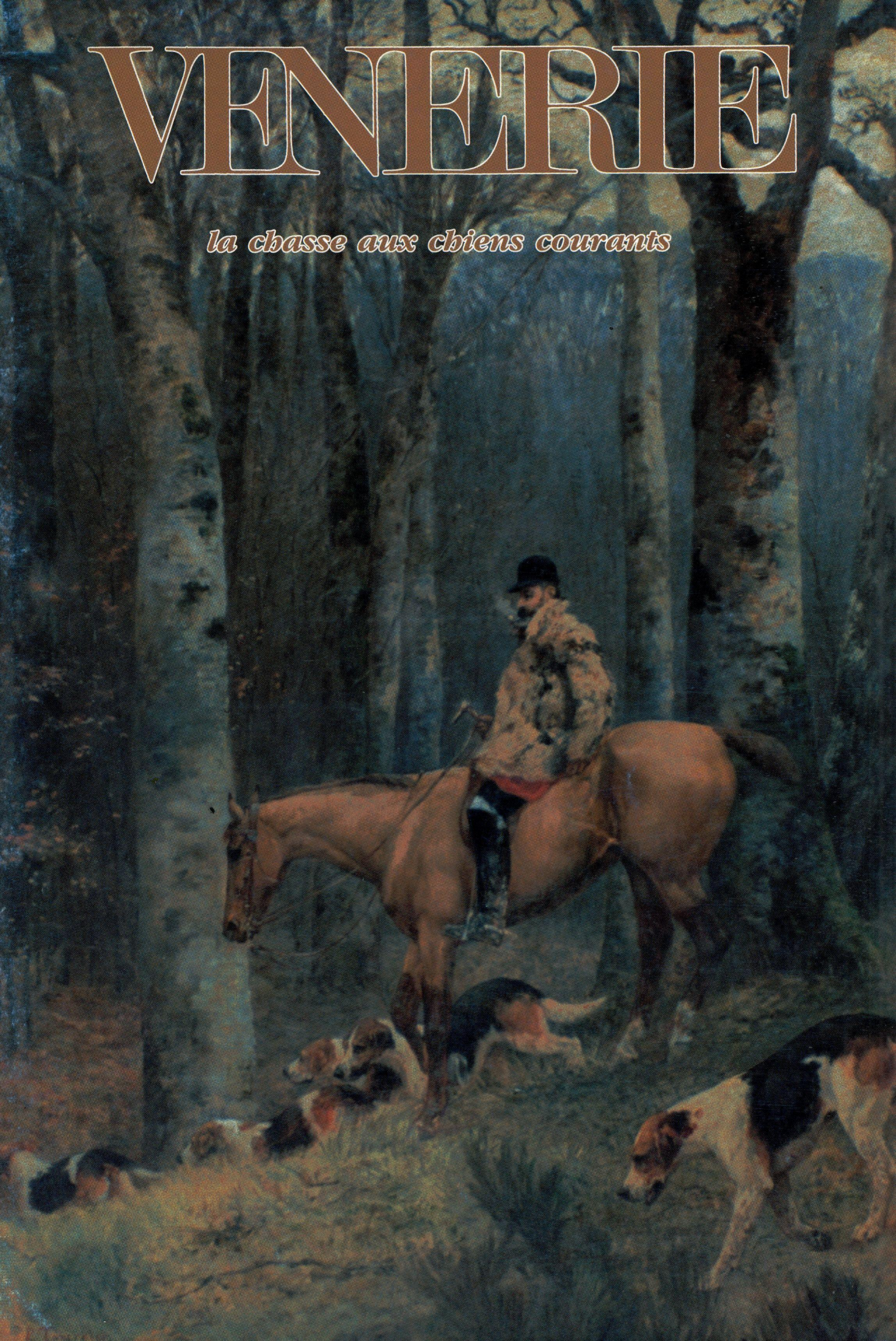


VENERIE

la chasse aux chiens courants





(Dessin aquarellé de Charles Boyer)

L'ÉQUIPAGE SERVANT-SERVANT

Il y a 99 ans, l'Équipage de cerf et le Vautrait d'Alexandre Servant mettaient bas. Grand veneur d'Ile-de-France et de Picardie, il rassembla méthodiquement toutes sortes de documents relatifs à ses meutes et à ses chasses. Ainsi classés, ils donnèrent naissance aux Livres de Chasses. Afin de lui rendre hommage, ses descendants ont décidé d'éditer un superbe livre, synthèse parfaite de ses propres archives. Mme Jacqueline Frachon et M. Hervé de Chatellus nous laissent explorer à la billebaude, une œuvre très riche.

Paris, 11 novembre 1886.

Aux alentours de l'ancienne colline de Chaillot, la très parisienne et renommée place de l'Étoile, un chien de meute erre. Quelques heures auparavant, ce même animal forçait le sanglier ; un ragot attaqué au Bois de l'Union en Montmorency, forêt distante de quinze kilomètres de la capitale. Il accompagnait alors le vautrait d'un fameux veneur de l'époque, Alexandre Servant.

Tout au long de son existence, cet homme chasse à courre, essentiellement dans la région de Presles, située dans l'ancienne Seine-et-Oise, aujourd'hui, Val d'Oise. Scrupuleusement, M. Servant nota, dès la saison 1876-1877, les faits et gestes de

ses équipages. Bien sûr, il retranscrit les rapports des chasses les événements survenus lors de celles-ci mais également quelques règles de vénerie ou réflexions quant à la direction d'un grand équipage. Ce sont seize Livres de Chasses qui composent l'ouvrage d'Alexandre Servant. Le dernier relate la saison 1892-1893, époque des ultimes découplés. Seule la saison 1881-1882 fait défaut, elle fut victime du temps négligent. A ces albums, il convient d'ajouter trois Livres dits de Saint-Hubert, retraçant les fêtes consacrées au Saint-patron. Dispersés parmi les descendants du veneur, ces écrits témoignent d'une époque relativement récente, durant laquelle on chassait à courre dans

la proche campagne et les faubourgs nord-ouest de Paris.

C'est dans les années soixante que ces livres vont susciter un nouvel intérêt. Le Comte des Nétumières, sur demande de la famille du chasseur, étudiera les albums et en réalisera une synthèse. Par la suite, le Comte Henri de Falandre rédigera deux articles sur l'Équipage et le Vautrait de M. Servant.

En 1991, deux descendants du nemrod souhaitent rendre le plus bel hommage qu'aurait pu espérer Alexandre Servant. Mlle Frachon et M. de Chatellus éditent un livre luxueux rassemblant l'essentiel des mémoires d'un

homme qui vécut pour les laisser-courre. Ce volume, abondamment illustré d'aquarelles commandées par le maître d'équipage, est le condensé complet des seize Livres de Chasses. Ce véritable traité de vénerie selon A. Servant s'intitule, plus sobrement mais tout autant sérieusement, l'Équipage Servant-servant.

De la Société à l'Équipage

Lorsque l'on a l'opportunité de feuilleter un Livre de Chasses d'Alexandre Servant, il ne faut en aucun cas croire que l'on découvrira une autobiographie. L'homme ne se livre pas ou si peu. En revanche, le chasseur est plus loquace quant à la constitution de ses meutes et au déroulement des chasses. Ce que l'on connaît de M. Servant, se limite au principal. Il naquit à Paris en 1822 et décéda en 1897. C'est à Presles, où il fut élevé, qu'il exécuta ses premiers pas en vénerie, dans les années 1840. Il assiste alors son beau-frère, Jules Delchet, Lieutenant de louveterie. Jusqu'en 1858, il chasse le lièvre à l'aide de Normands croisés d'Artésiens. Prenant la succession de son beau-frère, Alexandre Servant sera nommé Lieutenant de louveterie, puis en 1852, accède à la direction de l'équipage.

Celui-ci est dénommé Société de L'Isle-Adam. Les chiens sont marqués IA. Par la suite, la Société fait place à l'Équipage Servant, la lettre S étant inscrite sur le flanc droit des chiens. Quant à la tenue, elle est rouge à parements galonnés bleus. Le gilet galonné est en velours bleu, ainsi que la culotte. Les valets détachés à l'écurie portent une tenue violette à parements bleus. Enfin, ultime caractéristique, le bouton or et argent, représente un sanglier au trot passant sous une banderolle portant la devise « Servant-servant ».

De 1858 à 1873, Alexandre Servant découple sur le chevreuil aux alentours de Presles. Outre le petit cervidé, l'équipage courre occasionnellement quelques cerfs et plus rarement le sanglier. Le relevé des prises de 1863 à 1870 fait apparaître une moyenne de dix-sept chevreuils et de trois cerfs. Au cours de deux saisons, l'équipage forcera et prendra vingt-deux chevreuils, son maximum atteint.

Rappelons qu'à l'époque, les meutes créancées sur la voie du chevreuil étaient relativement rares. Les succès d'Alexandre Servant dans cette discipline en sont d'autant plus remarquables. Parallèlement, puisqu'il porte toujours le titre de Lieutenant de lou-

veterie, M. Servant tire régulièrement la bête noire.

Les premiers terrains de chasse de l'équipage comportaient trois îlots forestiers ; L'Isle-Adam, 1 442 hectares ; Carnelle, 1 006 hectares et Montmorency, 3 500 hectares. Toujours dans la vallée de l'Oise, de nombreux buissons accueillèrent les chasses. Ils s'étendaient jusqu'à 20 kilomètres à l'ouest de L'Isle-Adam. Alexandre Servant est très attaché à ces territoires. Il avoue :

« ... Presles en L'Isle-Adam et Carnelle, le plus beau pays de chasse que l'on puisse souhaiter... »

Les massifs sont restreints, ils permettent de ce fait des débuchés spectaculaires tels que les affectionne le maître. Le cheptel de chevreuils connaissant une nette diminution, l'équipage chasse davantage le cerf. Les marais de Baillon, les forêts du Lys et de Chantilly sont fréquemment le cadre des hallalis. Bien que bénéficiant du droit de suite en Ermenonville, l'équipage se rend rarement dans ce massif.

En 1872, durant une demi-saison, Alexandre Servant chasse le cerf en Villers-Cotterêts. Ne pouvant louer de nouveau cette forêt, l'équipage qui y a forcé quelques sangliers, retrouve L'Isle-Adam. Après le chevreuil, c'est au cerf de se raréfier. Durant la saison 1873-1874, le vautrait est créé. Il fera la renommée du veneur.

Le 4 décembre 1873, l'équipage sort pour chasser le chevreuil mais les chiens lancent un sanglier de trois cents livres, l'acculent et cet animal est tiré. Ainsi contraint par les réalités, M. Servant se convertira à la bête noire. Toutefois, une meute de cerf est conservée en espérant des lendemains meilleurs.

De 1877 à 1893, Alexandre Servant foule quelques prestigieux massifs forestiers ; Chantilly et Villers-Cotterêts bien sûr, mais aussi Fontainebleau et plus rarement Rambouillet. Si le maître semble apprécier Villers-Cotterêts, il a une tout autre opinion concernant Chantilly.

« Trop ouverte, trop de routes, on voit le cerf à tout instant... »



Le chenil des Basses Loges. Fontainebleau. 1876-1880.



(Dessin aquarellé de Charles Boyer)

Impatient, on crie après les chiens. Dans les forêts où l'on voit moins le cerf, on appuie les chiens, on est heureux de les entendre, on chasse derrière. »

La raison des déplacements est simple. Les territoires de chasse coutumiers, situés dans la région de L'Isle-Adam, voient leur effectif de sangliers chuter. Les animaux se décantonnent, fuyant les buissons pour rejoindre la grande forêt salvatrice, celle de Chantilly notamment. Aux buissons creux, succèdent une quantité d'actes répétés de braconnage. Avec dépit, le maître mentionne souvent ces incidents.

Acteurs indésirables...

Durant cette période de fin du XIX^e siècle, l'heure est au flottement social, à l'incertitude nationale. A la suite de la défaite infligée par la Prusse, la naissance de la III^e République française s'est faite dans la douleur. Aux crises gouvernementales suivent les scandales politiques. Boulanger, Panama, Dreyfus et anarchie sont des noms et des mots à la mode. Ils perturbent sérieusement l'ordre public. L'Équipage et le Vautrait de M. Servant semblent subir les effets pervers de cette situation. Sans vergogne et impunément, les braconniers tirent l'animal de chasse devant les chiens de meute.

Même un Prévert n'aurait pu imaginer une telle liste. Ils étaient marchand de vin à Gouvieux, meunier à Royaumont, adjoint au Maire de Ronquerolles... Ce dernier, ayant fait feu sur le sanglier à cent-cinquante mètres des chiens, apporta pour toute justification : « Qu'il y en avait bien assez d'autres ! ». Le maître d'équipage relève d'autres péripéties. Dans le bois de Beauvilliers, à proximité de Luzarches, le cerf est fusillé par deux braconniers au saut d'un ru. Lors de chaque circonstance du laisser-courre, le gibier est la proie des hors-la-loi. En L'Isle-Adam, « Dans le premier ferme tenu par la tête des chiens, un braconnier tire deux coups de fusil sur le sanglier et a la prétention de le réclamer à la prise ».

Toujours dans ce massif et au cours d'une même chasse, le cerf est, à quatre reprises, la cible des braconniers et des fermiers. Outre les difficultés propres à la vénerie, Alexandre Servant est donc obligé de faire face à ces manques de savoir-vivre !

... et invités de marque.

Autour de lui, Alexandre Servant rassembla quelques amis. Il prend un évident plaisir à les rencontrer lors des rendez-vous de chasse. Par ailleurs, leur présence et leur fidélité sont indispensables. Seul,

M. Servant ne pourrait faire face aux dépenses engendrées par ses meutes et son personnel. Neuf sociétaires constituent l'ultime noyau des veneurs. Il s'agit de MM. Durenne, Poiret, Renard, Krafft, Yturb, Pierre, Robert et Paul Lebaudy. D'autres participants se joignent régulièrement aux courres de M. Servant. Parmi eux, notons le Baron de Neuflize, le peintre Nicolas Moreau, M. Michel Ephrussi, le Comte Le Marois, le Comte d'Osmond, M. Alfred Tavernier, père de Paul, peintre célèbre, le Duc de Noailles, le Prince Joachim Murat.

Quelques voisins délaissent leur proche territoire le temps d'une chasse avec l'Équipage Servant : le Comte Bertrand de Valon, la Duchesse d'Uzès, le Duc d'Aumale, le Prince de Joinville et sa fille, la Duchesse de Chartres.

De même, Alexandre Servant se rend parfois chez quelques condisciples, tels la Duchesse d'Uzès en Rambouillet, le Duc d'Aumale en Chantilly ou l'Équipage Menier en Villers-Cotterêts.

Réputé en France, l'Équipage Servant l'est également à l'étranger. Veneurs de marque, d'ailleurs, aiment à suivre ses chasses. Ainsi, le grand Duc Nicolas de Russie participera à un découplé mouvementé. Au cours du ferme, le sanglier charge les veneurs. Beaucoup craignent pour l'invité venu de l'est.

Les hommes de vénerie.

Le vautrait et l'équipage réunis ont totalisé jusqu'à plus de cent-soixante chiens. L'écurie était également bien pourvue, les invités étant nombreux. Alexandre Servant a donc dû se donner une vaste équipe de piqueux et de valets afin de veiller au chenil et à l'écurie. Véritable bras droit du maître, l'économe dirige le chenil et l'écurie. Tous lui doivent obéissance.

Le premier des hommes de vénerie fut Amour Imbert dit Amour. Il entre en 1833, à l'âge de treize ans, au service de Jules Delchet, parent de M. Servant. Il fera toute sa carrière au sein de l'Équipage Servant et restera premier piqueux jusqu'en 1881. Il pren-

dra sa retraite à soixante-treize ans comme valet de limier, lors de la mise bas de l'équipage. Basseville lui succèdera à la tête des hommes de vénerie. Deux hommes à cheval secondaient le piqueux. Quatre à cinq personnes travaillent aux quêtes. Quelquefois les gardes forestiers locaux les assistaient. On retrouve quelques-uns des valets de limier parmi les valets de chiens. Le plus jeune d'entre eux, portait le sobriquet adéquat de Marcassin.

Un premier piqueux commandait l'écurie, secondé d'un homme monté. Ils étaient servis par sept relais et valets d'écurie. A signaler qu'en 1877, vingt-trois chevaux occupaient les box. Par ailleurs, un break de cinq chevaux et un landau tiré par trois vigoureux postiers, menaient les veneurs au rendez-vous et leur faisaient suivre la chasse.

Des lettres d'Amour.

Ne venant en province que lors des courres, Alexandre Servant dans ses appartements parisiens, est fort éloigné de son personnel et de ses meutes. Cela explique pourquoi il établit un système de communication efficace et original pour l'époque. Après chaque sortie, il livre ses instructions et réflexions sous forme de circulaires numérotées. L'économe les lira par la suite devant les piqueux et valets rassemblés. De même, le maître écrit personnellement soit à l'économe, soit au piqueux Amour pour leur faire état de ses préoccupations. Ceux-ci lui répondent si nécessaire. Parfois absent lors des chasses, Alexandre Servant leur demande quels sont le déroulement de la journée, le parcours de l'animal, le comportement de la meute, le rôle des hommes.

Au sujet des quêtes, le maître s'adresse à l'économe.

« Mauvais valets de limier... Tout mon seul plaisir à la chasse est là. Si cela continue, vous vous apercevrez que je ne viendrai plus à la chasse. Parlez à chacun, faites lire cette lettre et donnez votre avis et celui de chacun. »

L'économe lui répond,

« J'ai fait part aux valets de

limier de votre lettre. Ils ont tous répondu qu'ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient. Ils ne m'ont pas paru très satisfaits. »

M. Servant questionne Amour en ce qui concerne l'équipage de cerf.

« Demain, après quelques réflexions, donnez-moi votre avis sur mes chiens. Avant de renoncer à l'espoir d'avoir une bonne meute de cerf, il faudrait les voir travailler sur une bonne attaque et pas en trop grand nombre. » Des chasses se sont écoulées, Amour donne son avis sur les Poitevins.



Amour, piqueux. Cinquante-huit ans au service de l'équipage. 1833-1891.

« Monsieur, je reviens à la chasse d'hier vous dire ce qui s'est passé. Nous avons attaqué un cerf accompagné. Nous avons eu un change mais après le change, il n'est pas possible que les chiens maintiennent un cerf mieux que les seize à dix-sept chiens n'ont fait. La seule difficulté de ces bâtards la voici. Ils chasseront peut-être bien ensemble. Mais découplés avec des pur-sang qui vont tous plus vite que les bâtards, ces bâtards viennent sur eux derrière. Les bâtards ne respirent que peu de chose sur la voie qui est feuillée et cela doit les faire donner dans le change. Il fallait les entendre crier bien. Je

vous recommande Montjoie, Joyeux, Brémaille et Mentor, Figaro, Forban ainsi que Gaulois. »

Bien et mal fait des hommes.

C'est par cette formule que le maître d'équipage commençait l'appréciation du travail des piqueux et valets, pour chaque sortie. Autant le dire immédiatement, Alexandre Servant était quelque peu perplexe quant aux qualités de ses hommes. Exigeant envers lui-même et ses meutes, il demandait beaucoup à ses valets, peut-être trop. Il estimait à raison que le rôle de l'homme était de servir le chien et ce, uniquement lors de la quête ou de circonstances particulièrement difficiles du découplé.

« Il faut que les hommes comprennent que je ne les ai pas pris pour monter à cheval, piquer, appuyer les chiens et souvent les empêcher de prendre. »

Le maître est inflexible, sa critique prend l'apparence d'une sentence. Successivement, valets et piqueux sont la proie de son grand mécontentement.

« Comme valets de limier, ils sont inexistants. Ils n'ont pas l'air de regarder le travail de la quête comme un devoir. Ils sont incapables de donner une brisée de cerf savante. Leur ignorance les empêche de former de bons limiers. Ils donnent de bons rapports quand ils voient les animaux par corps. Mais ceux-ci, quand on va les attaquer, ne sont plus dans l'enceinte depuis longtemps. Ils travaillent par groupe de deux. Ce que n'accepterait jamais un véritable valet de limier... Une fois à cheval, mes hommes ne songent qu'à précéder la chasse. Ils ne savent jamais l'animal qu'ils chassent que par on-dit et suppositions. Ils coupent la voie, sonnent devant, enlèvent les chiens, ne descendent jamais de cheval pour reconnaître le pied de l'animal, crient aux chiens mal à propos, les empêchent d'entendre. Au lieu de suivre les chiens, les laisser faire, les appuyer par derrière seulement, sonnant modérément. »

Cette impitoyable litanie est en fait une véritable leçon de vénerie ; elle énumère tout ce qu'il faut éviter de faire.

Au cours des rapports de chasse, on notera quelques autres annotations pittoresques.

« Saint-Hubert devient complètement inutile, il n'a jamais rien. Panayoti s'occupe de tout le monde pour avoir des pourboires. Il néglige les membres de l'équipage. Jules est « insociable » quand il pousse une voie... Jules a sonné des appels aux chiens une heure avant la prise. Le chef d'équipage le faisait taire en couvrant ses appels avec des bien-allés... Valets de limier mous ne font pas de bons chiens... Je n'ai pas un seul piqueux qui aime à fond la chasse. »

Serait-il désabusé ce maître d'équipage si perfectionniste ? N'oublions pas que ces remarques ont été relevées dans près de vingt ans d'archives. Il faut donc en relativiser la portée. Alexandre Servant a également quelques occasions de se réjouir au cours des chasses.

« Tous les valets de limier ont très bien travaillé et Débouché admirablement. Jean a bien donné ses relais de chevaux. Panayoti a fait son devoir... Aubertel, homme précieux, marcheur extraordinaire... Tous les hommes avaient de très bons rapports d'autant meilleurs que la grande sécheresse n'avait pas rendu le travail facile... Du reste au sanglier, ils sont bien plus forts qu'au cerf. »



(Dessin aquarellé de Charles Boyer)

Évolution de l'équipage.

Veneur, Alexandre Servant se double d'un éleveur enthousiaste et compétent. Il excelle dans l'art de monter une meute homogène et chassante. Ses grands succès seront son équipage de Poitevins et son vautrait de Stag-hounds. En 1876, de la meute de cerf, anciennement de chevreuil, ne reste qu'un reliquat de vingt chiens. Alors qu'elle fut négligée jusqu'à présent, elle bénéficie d'un apport de sang nouveau. En 1877, le Vicomte Aguado cède son territoire de Fontainebleau et ses meutes de chiens anglais chassant cerf et sanglier. En 1878, c'est au tour de Paul Caillard de démonter. Alexandre Servant recueille ses Poitevins créancés dans la voie du chevreuil. Près de soixante chiens participent aux quarante-et-un découplés de la saison 1877-1878. Ils se soldent par vingt-cinq prises. Au début, les deux races, française et anglaise, sont utilisées ensemble. Mais les Anglais sont très vites. Toutefois, les Poitevins chassent bien ameutés, criant beaucoup. Durant la saison, il est décidé que les Anglais chasseront le cerf le mardi, et que les bâtards seront découplés le jeudi.

Tout en conservant la meute d'Anglais, qu'il avait souhaitée sacrifier, M. Servant va s'attacher à réaliser un profond désir. Grâce à l'élevage, le maître va monter une meute de Poitevins de grande taille, très près du sang

français. Montjoie et Brémaille de la meute Caillard, sont élus pour en être les reproducteurs. Depuis 1877, le maître n'a pas mis une goutte de sang anglais dans sa meute de Poitevins. Ils sont ce qu'il y a de plus purs dans cette race de chiens français améliorée par la sélection et l'élevage draconiens. Le fouet est long, large à la racine et mince à l'extrémité. L'oreille est attachée bas et le crâne a la forme bien accusée du chien courant. L'œil est grand, la tête fine. Les cuisses sont musclées, longues et fines. Les chiens sont très criants, très vites. Au summum de l'équipage de Poitevins, Alexandre Servant les jugera même plus vites que les Stag-hounds de son vautrait.

Il écrit dans son rapport du 17 mars 1885,

« J'ai découplé hier, pour la première fois en forêt de Carnelle, mes petits chiens bâtards du Haut-Poitou, tous de seize à vingt-quatre mois. Tous issus de Montjoie et Brémaille, pas le moindre sang anglais. Il faut les voir pour le croire. Fins, légers, gais, d'une obéissance exceptionnelle en pleine chasse voire saignante. Si je sonne, si je les appelle, ils s'arrêtent et arrivent à moi. Nous les coupons à la voie, à la route, d'un seul geste ou d'un seul mot... »

Quand ils sont pris, les cerfs le sont, en moyenne, en deux heures trente. Jusqu'à la fin des années 1870, les deux meutes chassent régulièrement. Au début



Marcassin, valet de chiens. Neveu du premier piqueux Amour.

des années 1880, l'activité de l'équipage décline. A la fin des années 1880, les meutes reprennent un rythme de sorties plus soutenu. Durant la saison 1888-1889, vingt-deux cerfs sont pris pour un total de trente-et-un découplés. Le nombre de courres augmente mais il faut reconnaître que les résultats seront de plus en plus médiocres pour un veneur de la valeur d'Alexandre Servant. L'activité néfaste des valets et piqueux contribue pour une vaste part à cette situation critique.

« Si je mets mes chiens sur une bonne voie de cerf, ils prennent sans que l'on ait à s'occuper d'eux. Mais comme il est rare d'attaquer un cerf seul et bien rembuché, on ne prend que rarement. Mes hommes donnent de bons rapports quand la chasse leur permet de rembucher des animaux qu'ils ont vus. S'ils ne les voient pas, ils me disent qu'ils ont brisé une harde sans la rembucher. »

D'une façon évidente, les hommes font comprendre au maître d'équipage que seul le sanglier a leur préférence.

En 1891, M. Servant réforme son équipage de cerf à l'exclusion des Stag-hounds. Il chasse cet animal jusqu'en 1893, date à laquelle il démonte définitivement.

Constitution du vautreit.

Dès 1859, Alexandre Servant recherche en Angleterre des Stag-hounds dignes de figurer au sein de son futur vautreit. Il fera lui-même le voyage outre-Manche ou enverra des personnes rechercher le chien idéal. D'après des gravures anciennes, M. Servant a étudié le type du Stag-hound. Choix après choix, il rassemble quelques individus proches du sang anglais. L'Équipage Aguado lui avait déjà fourni des chiens intéressants. En 1877, sa meute se compose de soixante-six chiens anglais dont quatorze représentent la remonte annuelle provenant d'Angleterre. Alexandre Servant possèdera jusqu'à quatre-vingt-dix chiens de vautreit mais la moyenne sera de soixante. Ils étaient tous tricolores à manteau noir irrégulier avec de très



M. Servant.

légères mouchetures blanches clairsemées. Le dessus de la tête est feu ainsi que les oreilles et le bord du manteau. Le museau, le dessous et les membres sont blancs. La plupart ont les oreilles anglaises. Les chiens amenés d'Angleterre ont l'extrémité de l'oreille coupée et arrondie. La tête est légère. Ils sont fortement charpentés, poussés en taille. L'encolure est longue et détachée. La meute de M. Servant est, selon des observateurs, d'une grande et rare distinction. C'est probablement la meilleure en France. Les veneurs de Vendée viennent en nombre chercher des étalons appartenant à M. Servant qui les prête volontiers, à la seule condition que les lices soient de bonne lignée. Cette meute fait la renommée de M. Servant qui a conscience de ses qualités.

« Quant au vautreit, il reste extraordinaire. Peu de bêtes noires à lui donner et malgré ces rares attaques, les chiens coulent comme des enragés sur les voies du sanglier poursuivi. La dernière heure, ils le poussent vers sa fin, font avec lui quelques mares bourbeuses, le culbutent et le forcent à se rendre. Il vend sa peau quelquefois un peu cher mais le vautreit sait très bien que le maître d'équipage ne l'aide jamais de la carabine et les chiens font finalement hallali par terre. »

Les sangliers sont pris généralement, en un peu plus de deux heures. A partir de 1887 jusqu'en 1893, ces animaux se raréfient en L'Isle-Adam et en Chantilly et les découplés sont moins fréquents. Le vautreit demeure cependant exceptionnel.

Pour preuve, nous vous communiquons la liste des prises lors des dernières sorties :

Saison 1888-1889, neuf sangliers en neuf chasses.

Saison 1890-1891, cinq sangliers en six chasses.

Saison 1892-1893, six sangliers et une retraite manquée.

Faute de gibier, le vautreit est vendu le 30 juin 1893.

Quelques principes du vautreit...

Deux points essentiels caractérisent les principes de vénerie du maître de l'Équipage Servant.

Tout d'abord, au sanglier, il exige que l'on attaque l'animal uniquement dans sa bauge, limier à la botte. Alexandre décrit la scène dans le rapport du 12 avril 1887.

« Hier, mardi de Pâques, il était certain qu'une très nombreuse assistance accourraient en forêt de Villers-Cotterêts pour assister à une chasse... Splendide forêt de Villers-Cotterêts qu'on pourrait appeler : la plus belle futaie des forêts de France... Le chef d'équipage, dès le matin, avait donc l'esprit tourmenté : il fallait bien attaquer, bien chasser, il fallait surtout un hallali. Je pris donc une détermination très ferme d'être sévère dans mon travail et celui de mes hommes, d'être très froid, calme, pour être prêt à surmonter toutes les difficultés, pour, par tous les moyens possibles du correct que j'aime tant ou en employant même l'incorrect si c'était nécessaire, avoir un hallali. Rendez-vous au Saut du cerf. Central, il est le plus beau rendez-vous de la forêt : grand, vaste, il commande, par toutes les lignes qui en partent, toutes les parties de cette grande forêt. Nous y trouvons une agglomération énorme de piétons, de voitures venues de la ville et de toutes les villes, des villages et châteaux des environs à quelques lieues de la forêt. La gaieté n'a pas été mon amie toute cette journée. J'ai eu jusqu'à la fin, une véritable fièvre, le désir de réussir et la crainte de manquer ma chasse. Ce qui est presque toujours le cas devant la grande affluence de monde et de voitures qui bien innocemment, mais bien certainement il est vrai, font du mal au maître d'équipage, ce jour-là. Le rapport des hommes était bon. Naudin, un tiers-an de 200 aux Ventes Racines. Débuché, un ragot de 130 au Chapeau des Cordeliers. Aubertel, un ragot accompagné au Grand Veneur. Saint-Hubert, un ragot accompagné aux Taillis de Puisseux. Je préfère toujours attaquer

un bon ragot plus difficile à prendre qu'un grand sanglier mais donnant plus de courre. Pour la circonstance, il n'y avait pas à hésiter : je choisis le tiers-an. Nous nous rendîmes au Carrefour, faisant exprès le grand tour pour prendre l'enceinte d'attaque par derrière à contre vent, pour assurer encore davantage une bonne attaque. C'est-à-dire faire sauter l'animal de sa bauge à trait de limier, sans bruit, le pousser toujours sans bruit jusqu'à la première route. L'animal, dans l'enceinte contiguë, s'arrête, écoute comme le chevreuil et se dit ; mais je suis bête, je me suis sauvé, j'ai eu peur sans raison, retournons à la bauge. Amener dans le plus grand silence, les hardes à ce passage de route, découpler d'ensemble et en silence. Au bout de quelques minutes, un ferme se produit. Les chiens ont vu et goûté leur animal au départ, c'est son arrêt de mort certain... Naudin, en quelques minutes, fit sauter son animal. Tout se passe comme je le dis plus haut à la condition qu'avec énergie et non sans quelques observations, je fis maintenir mes ordres et pris le temps nécessaire pour réussir dans ma

manière de faire même. A l'étonnement de bien des visiteurs qui ne s'expliquent pas tout le calme et le temps que je fis mettre dans cette opération d'attaque car, comme dit plus haut, tout est dans l'attaque. Le sanglier bien attaqué est toujours pris. Un tiers-an en une heure de moins, un ragot en une heure et demie de moins, une bête de compagnie en deux heures de temps de moins.

Une fois découplé, alors commence ce qu'on appelle, chasse à cor et à cri, chacun de crier, de sonner, de courir. L'animal, malgré son poids, nous fit une très belle chasse de deux heures et demie. Il chercha à plusieurs reprises à se débarrasser de la meute, en l'attirant dans des compagnies, mais mes chiens se comportèrent très bien, firent sauter les animaux de change devant eux, ramassèrent leurs voies et sortirent triomphants, comme des chiens de change qu'ils sont, de toutes ces difficultés. Un très bel hallali courant d'une demi-heure où l'animal forcé et étouffé par la chaleur, ne cherche même pas à utiliser ses armes. Très armé qu'il était, il tomba finalement mort devant les chiens sans que ceux-

ci aient besoin pour ainsi dire de le porter bas. Au moment de l'hallali sur pied, le maître d'équipage s'apercevant vite que son animal était fini, se porte sur lui. Ahuri, le sanglier le bouscula et vint dans les jambes de son cheval. Il ne chercha même pas à lui faire de mal, ses terribles défenses et sa force herculéenne n'avaient plus aucune valeur.

Bien et mal fait des hommes : le revoir était très bon, ce qui a bien facilité le travail des hommes. Un bon tiers-an qui a traversé les quêtes de trois d'entre eux, prouve qu'ils avaient tous bien travaillé. Naudin a donné et fait sonner promptement un bon tiers-an. Aubertel et Débuché avaient des quêtes vraies.

En résumé, très belle chasse d'autant plus belle que la difficulté de réussir était grande ; chaleur tropicale et grande affluence. » Définitivement, Alexandre Servant persiste et signe.

« L'attaque à trait de limier est la plus belle, la plus noble et la plus sûre... Généralement, au sanglier, quand on attaque de meute à mort, on fait du mauvais travail. C'est contre toutes règles de vénerie. On est certain de faire plusieurs chasses. »



(Dessin aquarellé de Charles Boyer)